

Un risque bien calculé

Au-delà de quelques aventuriers jouant leur vie à chacun de leurs exploits, le grand public souhaite éprouver le grand frisson sans dommage. Petite approche pratique et sociologique.

Il s'appelait Marco Siffredi et il était l'un de ces sportifs de l'extrême qui, à force de tutoyer la mort, finissent par apparaître comme des demi-dieux. « À vingt-trois ans, il a dévalé toutes les faces nord, skaté les rues en pentes, gravi trois 8000, surfé l'Everest par le couloir Norton, avec jubilation » écrivait *Le Monde* du 13 septembre 2002 pour broser le portrait posthume de « cet enfant-terrible, devenu alpiniste et himalayiste juste pour le plaisir de descendre ». Le surfer aux cheveux peroxydés, premier Chamoniard à dévaler le toit du Monde sur une planche, devait chuter en essayant de rééditer sa performance de l'an-

née précédente par un autre couloir. « L'exploit, disait-il, c'est d'arriver vivant en bas. » (1) Et, tandis qu'un peu partout sur la planète d'autres aventuriers « risquent la mort pour intensifier leur vie » – selon les mots de Pierre-Henry Frangne, alpiniste et professeur de philosophie à l'Université de Rennes –, nous autres modestes terriens sommes de plus en plus nombreux à rêver aussi du grand frisson. « Ces pratiques prennent une réelle extension ces dernières années et on a vu apparaître une forme de tourisme du risque proposé par des agences spécialisées, ou des organisateurs de voyages ou de loisirs » observe David le Breton, professeur de

sociologie à l'université Marc-Bloch de Strasbourg (2).

Cette recherche de sensations et d'émotions plus intenses au travers des pratiques physiques et sportives s'est immiscée dans pratiquement toutes les couches de la société, mais peut-être plus encore dans des classes supérieures, qui vivent dans le confort matériel et étouffent dans un trop-plein de certitudes au quotidien. « Ces nouvelles pratiques touchent les jeunes, en particulier pour les pratiques free style (sauts, figures diverses) en ski, snowboard, kite-surf, roller, skate et BMX, explique Jean Bernardin, responsable produits à l'UCPA, mais aussi des adultes de 25 à 45 ans pour qui l'activité sportive constitue un exutoire. Le cadre qui bosse à La Défense est bien content de s'éclater sur son kite-surf, le week-end en Normandie ! »

TENTATIVE DE DÉFINITION

Comment les appeler ? « Sports à risque », « sports extrêmes »... Les pratiquants préfèrent mettre en avant la notion d'« engagement », en pointant que ces activités sportives nécessitent un engagement fort pour maîtriser le risque. Ils ajoutent que l'on se casse plus souvent une jambe sur un terrain de football ou de rugby. On relèvera cependant que le pratiquant accepte, voire apprécie une certaine mise en danger dans une recherche de dépassement de soi, d'affrontement avec les éléments. Saut ou glisse, il tire plaisir de cette montée d'adrénaline. La sensation de liberté et le sentiment de vivre des moments intenses, dans un environnement parfois exceptionnel, participent aussi de l'engouement pour ces sports dits « extrêmes ».

On peut essayer de distinguer plusieurs familles. La famille des airs (parachutisme, base-jump, deltaplane, vol libre), à laquelle on rattachera le saut à l'élastique. La famille glisse (surf, free ride), tantôt sur la neige, tantôt sur l'eau. La famille montagne, avec l'alpinisme et les formes d'escalade plus nouvelles, comme celles des rivières de glace, voire le canyoning et le rafting, pour le cadre plus que le type de sensations. Il y a aussi la famille urbaine (roller, skate, BMX), à laquelle on peut apparenter les nouvelles disciplines des JO d'hiver que sont le ski acrobatique ou le half-pipe (snowboard avec sauts dans un « goulot » de glace). Mais toute classification est aléatoire – le kite-surf est tantôt sur l'eau, tantôt dans les airs – voire un peu vaine, jugeront ces sportifs en liberté qui se jouent de toutes les règles, à commencer par celles de l'apesanteur.

MISE EN DANGER ET PRATIQUES SÉCURISÉES

Ces pratiques apparues dans les années 1980 et 1990 répondent à une nouvelle conception du sport. « Leurs adeptes rejettent la mesure du geste, pour aller vers le plaisir, le fun, rappelle Alain Loret, prophète reconnu des sports de glisse. Et la sensation, ça ne se mesure pas, contrairement à la performance sportive traditionnelle. » D'où le rejet du modèle classique de compétition. Soit on se mesure à soi-même, soit on lance un défi à ses pairs, comme en skate, en BMX ou en roller : « T'es pas capable de descendre ça ! » Avec le risque de se frotter à plus fort que soi... « On constate une forme de surévaluation des compétences qui s'explique par le sentiment de plus en plus répandu que n'importe qui peut faire n'importe quoi. En réalité, les choses sont beaucoup plus compliquées et les accidents se multiplient. C'est là un des symptômes de cette démocratisation du sport extrême », souligne David Le Breton.

Pourtant, les nouveaux professionnels des sports



UCPA



Au rayon chute libre, le parachutisme reste une affaire de spécialistes quand le saut à l'élastique attire les néophytes amateurs du frisson d'un jour.

à risques qui organisent des sorties pour débutants cherchent à sécuriser au maximum ce type de pratiques. Que ce soit à l'UCPA ou au sein des différentes fédérations dont dépendent ces activités, le discours est le même. « On peut s'approcher facilement d'une activité engageante sans prendre trop de risques si l'on est bien encadré. On peut leur faire éprouver le frisson et, dans 98 % des cas, tout va bien se passer, explique Jean Bernardin pour l'UCPA. Nous bétonnons l'aspect sécurité à travers la formation de notre encadrement, le matériel que nous utilisons mais aussi les directives et les protocoles. Toutefois, le risque zéro n'existe pas. »

Ce risque zéro est d'autant plus illusoire que ces sports se pratiquent souvent dans un milieu vivant (la mer, la montagne) et qu'en dépit de l'expérience de l'encadrement nul n'est infallible. Pour autant, l'apprenti extrémiste qui fréquente ce genre de structures ne cherche pas à se faire mal, bien au contraire: il veut des garanties de sécurité et entend retrouver son petit chez soi à la fin du stage...

ÉTÉ COMME HIVER

Ces pratiques « extrêmes » aux risques atténués sont donc en plein essor. « Rien qu'en Corse cet été, on estime à quelque 30 000 le

nombre de personnes qui ont essayé le canyoning », constate Frank Jourdan, président de l'école française de descente en canyoning. Il s'agit là d'un sport jeune qui revendique pleinement son appartenance aux sports de glisse. « Ce sport plaît car c'est un mix entre la descente en rappel, avec l'expérience du vide façon Indiana Jones, et la dimension aquatique très ludique, façon aqualand », précise Norbert Apicella, guide de haute montagne et conseiller technique national canyoning à la Fédération française de montagne et d'escalade. Les jeunes apprécient tout particulièrement le fait de se laisser glisser dans des toboggans naturels et de sauter dans de grandes vasques, sortes de piscines naturelles. « Nous n'emmenons pas les débutants dans des cascades de cent mètres comme peuvent le faire des spécialistes mais sur celles d'une vingtaine de mètres, dans lesquelles on peut se faire plaisir sans compétence technique ou physique particulière », souligne Frank Jourdan.

Arrivé il y a à peine dix ans en France, le kite-surf (pratiqué sur un petit surf tiré par un cerf-volant) compte lui aussi de plus en plus d'adeptes. Jérôme Ferreri, moniteur de kite et responsable de la commission sécurité au sein de la Fédération française de vol libre (FFVL),

estime à quelque 15 000 le nombre de pratiquants: « Ce qui plaît avant tout, c'est la possibilité de faire des sauts beaucoup plus facilement qu'en funboard (petite planche à voile, NDLR) et de pouvoir évoluer même quand il y a peu de vent. On peut vite se livrer à des figures en sautant sur les vagues. On a l'impression de voler sur l'eau ! »

La pratique du kite reste néanmoins dangereuse car l'engin occupe un large rayon d'action et les ailes du cerf-volant sont retenues par de longs filins très coupants. Le kite se pratique aussi sur la neige (snow kite), sur des plages de sable dur ou à l'intérieur des terres (moutain board), les mordus passant de l'un à l'autre au gré des saisons.

Côté neige, le hors piste n'est pas en reste et mise à fond sur la sécurité pour rester autorisé. Les stages de hors piste organisés par l'UCPA ou les sessions proposées par certaines stations ont vite trouvé leur public. Marre des boulevards trop bien damés! « Beaucoup de skieurs ont envie de sortir des sentiers battus, de se rapprocher de la vraie montagne et de s'exprimer librement dans des espaces vierges. Même le skieur moyen est fier de pouvoir contempler sa trace dans la poudreuse ! » remarque Nathanael Fresnois, responsable marketing chez Dynastar. ▶

▶ Les superbes images de ces teams de *riders* sponsorisés par des équipementiers y sont aussi pour quelque chose... Toutefois, les sorties en pentes raides (entendre très très raides) encadrées par un guide, où l'on monte en alpiniste pour descendre ensuite des couloirs à plus de 40° ont encore peu d'adeptes... Des sensations oui, mais à moindres frais...

Dernière née des activités montagne: le VTT down hill. Comme son nom l'indique, il s'agit de descendre la pente en VTT avec de bons freins et sans pédalier! Équipés de cadres de moto et de freins à disques ces nouveaux engins permettent de dévaler les pistes en herbe, à condition d'être déguisé en motard, sécurité oblige... Certaines stations, comme Les Deux-Alpes, ont spécialement aménagé quelques-unes de leurs pistes.

GLISSE DOUCE ET GLISSE DURE

Les jeunes s'orientent aussi naturellement vers des pratiques acrobatiques et free style où il s'agit de sauter et réaliser des figures à ski ou en surf, dans des « snow parks » aménagés tout spécialement. On se rapproche ici de pratiques urbaines comme le roller, le BMX ou le skate pratiquées dans des « skate parks ». Car si la nature offre un terrain de jeu à ces nouvelles pratiques à sensations, la ville, elle aussi, a su dans certains cas s'adapter à cette demande. C'est le cas d'Abbeville et de son skate park couvert de 700 m² qui compte plus de 400 adhérents, dont 250 en BMX. « Notre public va de 11 à 40 ans, avec une moyenne d'âge tournant autour de 18 ans, explique Yann Colignon, responsable du lieu. Deux types de publics se croisent: les jeunes qui viennent pour s'amuser entre copains comme

Le kite-surf est l'une des disciplines aujourd'hui au catalogue des séjours sportifs.



ils iraient à la piscine, et des pratiquants chevronnés qui viennent de toute la France.»

Ici, le port du casque, des genouillères et des protège-poignet est obligatoire. « Le roller ou le BMX sont des sports très libres parce qu'on peut pratiquer où l'on veut, mais qui peuvent être dangereux, en cas de chute mais aussi de collision. Pour autant, on n'appelle pas le Samu tous les quatre matins! Pour sensibiliser les jeunes, nous organisons des initiations où on leur apprend à anticiper sur les trajectoires des autres. » Une approche évidemment partagée par Thomas Compiègne, 24 ans, habitué de l'endroit en qualité d'éducateur sportif Ufolep (3). « Même si cela peut sembler contradictoire avec nos sports, j'impose aux jeunes des règles de sécurité et je les incite à avancer progressivement. Je suis là pour limiter la casse, et ils le comprennent bien! »

En dix ans de pratique assidue du roller, Thomas s'est fait de nombreux « bobos » – un euphémisme –, « mais rien de grave » assure-t-il. Son plaisir: faire de nouvelles figures, rechercher l'amplitude et le style, mais sans se rompre le cou. Car l'extrême plaisir rime avec maîtrise. « Le must, c'est quand la descente se passe telle qu'on l'avait imaginée. Enchaîner des sauts, des courbes, des figures, sans temps mort. Apprendre à dominer ses peurs, prendre confiance en soi, tout cela procure des sensations très excitantes. Ce sont des moments où l'adrénaline est à bloc », écrivait Nathanael Fresnois du temps où il était free rider, et pas encore responsable marketing. L'extrême maîtrisé, voilà donc le secret! ●

VALÉRIE SARRE

(1) À lire: *La Trace de l'ange*, Antoine Chandellier, Guérin, 2004.
(2) Auteur de *Conduites à risques*, Puf, 1991.
(3) C'est lui, tête en bas, sur la photo de couverture!

ULTRA TRAIL DU MONT-BLANC : 4 000 COUREURS EN QUÊTE DE DÉPASSEMENT

Le programme a de quoi faire pâlir: 163 km et 8900 mètres de dénivelé positif à effectuer au pas de course! Pourtant, ce marathon des cimes que l'on pourrait croire réservé à quelques « surhommes » ou « sur-femmes » affiche complet. « Cette année, les inscriptions au grand tour (163 km) ont été bouclées en dix heures, et celles pour le demi-tour (86 km) en vingt-huit heures,



explique Jean-Charles Perrin, qui travaille à l'organisation de la course. Nous avons donc dû refuser beaucoup de monde, malgré les critères de qualification que nous avons introduits! » Pourquoi un tel engouement? Au-delà d'un parcours grandiose l'UTMB attire tous ceux qui cherchent à se dépasser. « Ici, tout

le monde gagne son défi: aller au bout de soi-même », insiste Jean-Charles Perrin. L'extrême s'y fait endurance, souffrance, avec au bout l'immense satisfaction de parvenir à l'arrivée. Ici, peu de jeunes: les vainqueurs 2007, Marco Olmo et Nicky Kimball, affichent respectivement 59 et 36 ans, tandis que la moyenne d'âge des participants au grand tour était

de 43 ans... Dans l'UTMB et tous les autres trails, la pratique est extrême mais ce n'est pas sa peur qu'on cherche à dépasser, c'est soi-même, c'est son corps. Et si les sensations ne sont pas les mêmes que face au vide, elles sont aussi intenses, et infusent plus longtemps. ● V.S



« Un supplément d'âme »

Maître de conférences à l'Université de Clermont-Ferrand II, Jean Corneloup vient de signer *Sociologie de l'engagement corporel. Risques sportifs et pratiques « extrêmes » dans la société contemporaine* (1). Avis d'expert.

Jean Corneloup, quand parle-t-on de sport à risque ?

On parle d'activité risquée lorsque le pratiquant est confronté à des dangers potentiels (chute de pierres, avalanche, collision, mauvaise chute au sol, grosse vague) qui menacent son intégrité corporelle. Identifier le danger, c'est prendre en compte ces menaces



qui peuvent faire basculer le système d'action vers l'instabilité critique susceptible de provoquer l'accident.

Ceci dit, on constate depuis plusieurs années, parallèlement au développement des pratiques de nature, un glissement d'une culture « technique » de maîtrise du risque à une culture de la sensation.

Qui sont ceux que vous qualifiez d'« acrobates de plein air » ?

Ces nouveaux « cascadeurs » ne sont pas des « conquérants de l'inutile » mais recherchent bien souvent un exploit médiatique, des défis, un record à battre. Et dans ce cas, l'espace urbain devient lui aussi un lieu d'aventure, au sens large. On s'invente de nouveaux ter-

ritoires d'action, quitte à les créer soi-même en construisant des obstacles à franchir en skate ou en roller. On constate alors une « mise en spectacle » de ces pratiques, largement encouragée par des sponsors.

Pourquoi se lance-t-on dans un sport à risque ?

La prise de risque est un pari où l'on mise un bien. Si l'on gagne, ce bien se transforme en profits, financiers pour l'élite et symboliques pour la majorité. On y gagne une reconnaissance sociale, une identité, un bien-être, un supplément d'âme, un mérite, du plaisir et bien d'autres choses en fonction des expériences vécues et des contextes de vie propres à chacun. L'aventure, que l'on peut traduire par une remise en cause des repères, de la routine, de la normalité et de la banalité du quotidien s'inscrit de fait dans cet univers. Alors qu'historiquement ce sont des pratiques d'exploration ou de conquête des grands espaces qui constituaient l'univers aventureux.

La culture free ride, la symbolique du fun, la recherche du « it » (« ça », la sensation, NDLR),

la pratique du « run » et tout le mouvement des Californiens durant les années 70 ont participé à renouveler les formes culturelles de la prise de risque. Les codes culturels se sont modifiés et les manières de prendre des risques ont changé. Une logique du spectacle monte en puissance, et la recherche de sensations vertigineuses y devient prédominante.

Comment peut-on définir ces nouveaux « ris-queurs », pour reprendre un mot que vous utilisez ?

Les « risqueurs » sont aujourd'hui des jouisseurs, à la recherche de la figure parfaite, de l'envolée fantastique, du moment magique qui va les faire vibrer. La vitesse, la courbe, les sensations et le défi deviennent les dimensions d'excellence aujourd'hui, que ce soit en roller, en base-jump ou water-jump, en VTT, en raft ou en surf. Cette nouvelle culture du risque est une culture de la transgression culturelle à partir du moment où il s'agit d'inventer de nouveaux lieux d'expérience pour « envoyer du gros », comme ils disent. ●

(1) Armand Colin, coll. Cursus 2007 (avec Bastien Soulé). Jean Corneloup est également président du réseau des chercheurs et experts en sports de montagne et de nature (sportsnature.org).

SPORT ET CULTURE DU RISQUE

L'Ufolep organise les 2, 3 et 4 novembre à Carquefou, près de Nantes, un colloque sur le thème « Sport et culture du risque ». Au programme, une conférence introductive de Jean Corneloup et trois tables rondes : « Les nouveaux lieux de pratique », « Les pathologies médicales liées aux pratiques à risques » et « La prise en compte par les acteurs institutionnels ». Avec également des ateliers spécifiques (« Nouveaux espaces de glisse », « Édu-



cation et prévention des risques»...) et les interventions d'élus territoriaux.

Parmi les intervenants annoncés : Benoît Zedet (MSJS), Jean-Charles Perrin (UTMB), Thierry Jallais (osthéo-pathe), Alain Caubet (Apac), Jean-Michel Leray (Mutuelles de l'Atlantique), Sylvain Bâcle (skate park de Nantes), Olivier Chapuis-Roux (Conseil général de la Somme), Michel Mazeran (Cnaps et Andes), Denis Cheminade (CNOF)...

CONTACT : Ufolep-Fal Loire-Atlantique 02 51 86 33 34 / ufolep44@fal44.org